

Jean-Pierre Farganel
Lycée Saint-Exupéry, Marseille,
Université de Nice, Sophia-Antipolis

**LE CORPS, LA PARURE,
LE VÊTEMENT CHEZ LES ORIENTAUX
DANS L'EMPIRE OTTOMAN VUS
PAR LES VOYAGEURS FRANÇAIS DU
XVI^e AU XVII^e SIÈCLE : UN REGARD
ENTRE EXOTISME ET ETHNOLOGIE
(1545-1715)**

Aux XVI^e et XVII^e siècles, l'Empire ottoman exerçait sur les Européens, les Français notamment, une véritable fascination. Les stéréotypes véhiculés par les relations de voyages ont été mis en évidence par différents travaux. Ils concernent surtout des domaines comme les institutions politiques, la société, la justice, la religion. En revanche, d'autres thèmes comme l'altérité physique et ses corollaires, la parure et le vêtement ont été peu étudiés.

La perception physique de l'autre était un jugement de valeur porté sur l'individu et sur une civilisation. Cette perception des Levantins n'a pas été linéaire. Elle a connu de multiples avatars allant de la quasi-indifférence à un intérêt grandissant pour le corps de l'autre et de ses atours. Cette mutation étalée sur plus de deux siècles procède d'une transformation de la pensée et des jugements de valeurs qui la sous-tendent.

Sans qu'il soit encore possible d'établir un bilan définitif sur la question, néanmoins, à la lumière des éléments déjà recueillis, quelques pistes de réflexion peuvent être proposées pour tenter de cerner les mécanismes qui ont généré cette vision stéréotypée de l'altérité physique dans le cadre d'une relation trans-méditerranéenne Est-Ouest dont bien des aspects, à partir du XVIII^e siècle préfigurent certains rapports Nord-Sud de la fin du XX^e siècle.

Le paradoxe du regard des Humanistes sur le Levant (1545-1615)

Les relations de la période 1545-1615, sont pauvres en considérations sur les populations de l'Empire ottoman, à deux exceptions près, celles de Pierre Belon et de Nicolas Nicolaye. Les Humanistes étaient plus en quête du monde perdu de l'Antiquité et du Christianisme primitif que d'un Levant dominé par les Turcs.

Les rares descriptions d'Orientaux relevées dans la *Cosmographie du Levant* de Thevet soulignaient souvent leurs travers moraux. Thevet ne semble remarquer l'apparence physique de l'autre, en tant que telle, que dans des cas hors-normes : « *Or sont les Esclavons gens de haute stature... La grandeur des corps d'iceux (à mon jugement) provient de l'air, qui y est merveilleusement froid pour raison des hautes môtaignes : dont ilz sont contrains se vêtir, & armer contre le froid de grosses peaux... Les femmes sont plus petites, vêtues à la légère...* » (Thevet, 1554, p. 23-24).

La lecture des récits de Beauvau, Vincent Leblanc et de l'illustre Pellerin, est décevante. Vincent Leblanc fut surtout impressionné par les pratiques des derviches : « *Ils ont plusieurs sortes de Religieux..., autres qui se font de furieuses blessures iusques à en mourir, autres qui se bouclent avec un anneau de fer...* » (Leblanc, 1684, p. 4).

Pierre Belon et Nicolas Nicolaye présentent un intérêt plus grand. Belon, sur cette question a été plus prolixe. Dans le chapitre des derviches, il y décrit leur accoutrement et surtout les blessures rituelles qu'ils s'infligeaient : « *Ces dervis sont communement tous nuds tant en hyver comme en esté, & ont les bras & la poitrine pleine de cicatrices obliques & de travers, qu'ilz se font avec des cousteaux...* » (Belon, 1554, p. 188 III). Les codes vestimentaires des Ottomans et les soins du corps ont retenu son attention, le titre du chapitre XXXIV est explicite : « *Que toutes les femmes qui vivent en Turquie, de quelque loy qu'elles soient, se font ordinairement abattre le poil des parties honteuses par la vertu d'un dépilatoire, & non pas au rasoir* ». Dans les rubriques suivantes Belon rend hommage à la beauté des femmes turques, il attribue leur beauté à une faible exposition à la lumière lunaire et solaire et à la fréquentation des bains. Le texte de Belon est riche en détails sur les bains et esquisse une comparaison entre les bains turcs, allemands et français (Belon, 1554, p. 198 III). Enfin, Belon s'est intéressé aux modes de communication liés au corps (Belon, 1554, p. 199 III). Il note par quels gestes les Grecs louent la beauté d'une femme. À cette occasion il décrit le costume des Grecques de Pera : « *& seront tant fardées & ornées de parures, qu'elles auront les doigts chargez de bagues quasi iusques dessus le bout des ongles, & ont toujours mille petit fatras penduz au col avec plusieurs chaines...* » (Belon, 1554, p. 199 III).

On doit à Nicolaye, un recueil d'une soixantaine de gravures d'une qualité exceptionnelle. En revanche, il est assez avare en informations sur les personnages représentés à l'exception des membres des confréries religieuses turques. Il dépeint notamment les calenders : « *ils portent aux oreilles des anneaux de fer, & pareillement au col & au bras, ils ont aussi costume de se percer*

la peau, au-dessous de la nature, & y mettre un anneau de fer ou d'argent... » (Nicolaye, 1577, p. 23). L'aspect et les blessures rituelles des derviches l'ont aussi étonné : *« Ils ont la teste nuë comme tout le reste du corps, & se font raser tout le poil ; & brusler les tempes... ils ont les oreilles percées, ausquelles ils mettent des anneaux de pierre ou de iaspe, ils se couvrent devant & derrière de deux peaux de mouton & de chevre... plus tirans chacun leur couteau, ils se tailladent avec la pointe... »* (Nicolaye, 1577, p. 24).

Nicolaye n'est pas exempt des préjugés de son temps, il juge les femmes juives d'Andrinople *« fort laides et de mauvaise race »*. Quant aux esclaves maures, selon lui, leur laideur rend leur description inutile. Les femmes levantines lui apparaissent parfois laides, comme celles de Raguse, mais il dépeint les grandes dames turques comme belles, majestueuses et vêtues d'un costume somptueux. Nicolaye trouve quelques agréments aux Macédoniennes et à leur habit influencé par d'autres cultures. Il ne résiste pas à la beauté des femmes et des filles de Chio à l'élégant costume. Cependant, il déplore chez elles un très dommageable affaissement de la poitrine : *« Leur naturelle beauté, en laquelle ne se peut remarquer aucune imperfection, sinon qu'elles ont les tétins un peu trop pendants à cause de la trop grande fréquentation des bains... »* (Nicolaye, 1577, p. 55).

Pietro Della Valle, au début du XVII^e siècle, dresse un tableau du monde ottoman comportant une réalité humaine plus tangible que chez ses prédécesseurs. S'il ne consacre qu'une vingtaine de lignes aux bains, en revanche le sérail et ses fastes ont retenu plus longuement son attention. Il pousse la minutie jusqu'à établir une petite typologie du costume masculin en fonction de l'appartenance sociale. Il a noté que tous les costumes, ceux du Sultan ou des simples sujets étaient taillés selon le même principe : *« Surquoy... les habits depuis le collet en bas ne sont pas faits d'autre sorte pour les Turcs que pour les Chrétiens, tant Grecs que Latins ; & pour la façon ils sont communs à tous les hommes de quelque condition qu'ils puissent être, n'y ayant point d'autre différence, si ce n'est qu'ils sont plus ou moins riches, & plus ou moins longs... »* (Della Valle, 1670, p. 101-102). Il a remarqué que le port du turban était un signe extérieur de différenciation sociale. Il n'a apprécié que très moyennement le costume des femmes de Scio : *« Les dames, qui véritablement sont belles & de bonne grace, mais leur habit ne me plaist gueres... »* (Della Valle, 1670, p. 9).

À partir du XVII^e siècle le regard sur le Levant commence à changer et si les références aux auteurs de l'Antiquité conservent une grande importance, elles ne constituent plus comme chez certains auteurs du XVI^e siècle la matière principale du récit.

Des Anciens aux Modernes (1615-1650)

Les récits de voyages de la première partie du XVII^e siècle donnent encore le sentiment d'une continuité avec l'humanisme. La Méditerranée orientale y apparaît encore souvent comme quasi-désincarnée et les descriptions de l'altérité, lorsqu'elles existent, sont brèves et allusives.

La relation de Deshayes qui partit pour le Levant en 1621, porte peu d'intérêt à l'aspect de l'autre. Les descriptions de costumes ou autres, sont surtout destinées à démontrer les effets néfastes de la domination ottomane. Le costume des femmes bulgares est pour lui exemplaire à cet égard : « *On peut juger aisément que lors que ce païs estoit libre, les habitans estoient fort somptueux en habits ; car encores aujourd'hui, quoi que les Turcs ne leur laissent rien, les femmes sont fort proprement vestües. Elles pendent à l'entour de leur testes indifferemment toutes les pieces, tant d'argent que de cuivre...* » (Deshayes de Couremesnin, 1629, p. 75). Il juge l'accoutrement des hommes ridicule. Les femmes de l'île de Scio et leur beauté sont expédiées en trois lignes, il en est de même pour celles des Cyclades. Au total, le bilan est assez maigre.

Coppin, préoccupé par la croisade anti-turque, n'a guère prêté attention aux hommes. Du Loir est essentiellement attiré par les vestiges de l'Antiquité. Si les femmes de Scio lui ont fait bonne impression, elles n'ont eu, toutefois, droit qu'à onze lignes : « *Les Dames, & particulièrement celles de Scio... leurs habits sont d'une très belle façon, & ne sont point à la mode du reste du Levant... Elles sont coiffées presque à la Française, elles n'ont le sein couvert que d'un voile très fin...* » (Du Loir, 1654, p. 18).

Chez La Boullaye-le-Gouz, la circoncision est le prétexte pour évoquer la quasi-nudité des jeunes garçons arabes. Il note que les Juives sont d'un abord plus facile que les Grecques et les Turques qui vivent recluses. Toutefois, il préfère éviter ce genre d'expérience : « *Cette nation est si sale, & malpropre, que l'on ayme mieux une Turquie de trente ans, ou une Grecque de vingt, qu'une Juive de quinze ans...* » (La Boullaye-le-Gouz, 1657, p. 34). Enfin, il regrette le silence de Belon sur le rôle du caleçon féminin dans les jeux amoureux au Levant. (La Boullaye-le-Gouz, 1657, p. 34). Les bains ont été l'occasion de quelques remarques de sa part : « *Bains dont l'effet est la propreté & la netteté du corps, qui rend les homes plus sains... mais les femmes y vont trop souvent, elles s'échauffent & se passent incontinent...* » (La Boullaye-le-Gouz, 1657, p. 41).

Le récit de Fermandel, ne contient que très peu d'indications sur la perception de l'altérité physique des Levantins. Le récit de Tavernier est celui d'un homme pragmatique qui pense avant tout en marchand, comme le note Stéphane Yerasimos dans sa présentation de la relation de Tavernier (Tavernier, 1981, p. 27-28). Toutefois, son témoignage est intéressant à plus d'un titre. Si les populations ottomanes n'ont guère retenu son attention, Tavernier a été, en revanche, plus préoccupé, par les Cherques ou les Kalmouks : « *Ce sont des hommes robustes, mais les plus laids et les plus difformes qui soient... Ils ont le visage si plat et si large, que d'un œil à l'autre, il y a l'espace de cinq ou six doigts. Leurs yeux sont extraordinairement petits, et le peu qu'ils ont de nez est si plat que l'on n'y voit que deux petits trous au lieu de narines...* » (Tavernier, 1981, p. 60).

La relation de Tavernier constitue une transition entre deux espèces de voyageurs, celle partant au Levant en quête du berceau des Humanités et du Christianisme, et celle allant à la rencontre de l'Orient contemporain sans oublier la valeur de l'héritage antique.

L'intérêt croissant pour l'altérité physique et vestimentaire de l'autre (1650-1715)

La période 1650-1715, malgré la persistance, chez certains auteurs, d'une forme traditionnelle de la relation du voyage du Levant, est marquée par l'émergence d'une approche quasi-ethnologique de la société ottomane.

La relation de Grelot, remarquable par ses gravures, comporte quelques observations sur le corps et ses soins, notamment à propos des bains : « *Il n'y auroit rien au monde de meilleur si l'on y alloit tout au plus qu'une fois le mois ; mais parce que les Turcs s'y lavent presque tous les jours, cela leur humecte si fort le cerveau, que la plupart sont affligés d'une ophtalmie continuelle...* » (Grelot, 1680, p. 334). Il note encore que les femmes turques ou chrétiennes qui vont au bain ont coutume de se teindre les cheveux en rouge ou roux ainsi que les ongles.

On trouve chez De La Croix quelques descriptions, comme celle de l'habit nuptial des femmes de Scio. On regrette que Chardin n'ait pas narré sa traversée de l'Empire turc afin d'éviter des redondances avec d'autres relations. Toutefois, il a été un des premiers à établir un lien entre le climat et les sociétés humaines, mais moins radicalement que Montesquieu. Cette démarche a été reprise un siècle plus tard par le baron de Tott qui analyse l'état de l'Empire ottoman à la lumière des théories de Montesquieu (Tott XVI-XVII I).

Jacob Spon, bien que médecin, avait une vocation d'antiquaire. Il n'en fit pas moins des observations sur les réalités de son temps et sa relation de voyage fut considérée par ses contemporains comme un modèle. Il a rassemblé des descriptions de costumes comme celui des femmes de Mycone : « *Leur habit est tout à fait particulier. Le corps est de velours rouge ou brun ; les manches sont de toile ayant plus d'une aune de large, & autant de long...* » (Spon, 1679, p. 115 I). Il note que les femmes de la région du Mont Parnasse constellaient leurs coiffures, leurs manches et leurs jupes de pièces de monnaie. Il souligne la différence entre le costume des hommes d'Athènes et celui des Turcs. Il décrit les bains et donne la recette de l'onguent épilatoire.

D'Arvieux séjourna au Levant comme marchand puis comme Consul. Ses mémoires comportent de nombreuses observations sur l'aspect physique des populations orientales. Il dépeint ainsi les derviches : « *Ils sont vestus... les uns avec des habits tout chargez de guenilles de toutes sortes de couleurs, et les autres sont couverts de plumes ; d'autres sont réellement tout nuds, la barbe & les cheveux hérissés...* » (D'Arvieux, 1735, p. 209 I). Il attribue aux Druses la coutume d'allonger le crâne des nouveaux nés en les serrant avec des bandages. Il décrit minutieusement les costumes et la parure des hommes et des femmes arabes et leur port : « *Elles n'ont point de corps de jupes... ce meuble leur seroit pourtant nécessaire pour soutenir leur gorge & conserver leur taille. Le défaut de corps la leur gêne extrêmement, & quand elles sont nourrices, leur sein descend si bas, que cela est tout à fait désagréable... Les Princesses et les autres Dames que j'ai vuës par les fentes de la tente où j'étois logé, m'ont paru belles et fort bien faites...* » (D'Arvieux, 1735,

p. 295-296 II). D'Arvieux se réjouit que les cosmétiques blancs et rouges nuisibles pour la peau des Européennes ne soient pas en usage en Orient. Il observe que les femmes dessinent des mouches sur leur visage et accentuent le dessin de leur œil avec un fard noir. Les tatouages au henné l'étonnent ainsi que le port d'une profusion de bijoux, aux doigts, aux orteils et aux oreilles par les femmes dont la narine est souvent percée d'un anneau : « *Il y en a beaucoup qui ont une narine percée, avec un grand anneau d'argent ou de cuivre...* » (D'Arvieux, 1735, p. 301 II).

Avec d'Arvieux, une véritable transition s'est opérée au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, l'altérité physique de l'autre, son vêtement et sa parure sont devenus un objet d'intérêt à part entière.

Le dépassement de la querelle des Anciens et des Modernes au XVII^e siècle a ouvert la voie au développement d'un véritable esprit scientifique. L'observation et l'expérience se sont substituées à l'empirisme de l'humanisme. Colbert en 1669, en instituant un corps d'interprètes ou drogman, a favorisé la diffusion de l'orientalisme dont le géographe et orientaliste Melchisedec Thévenot fut un des grands artisans.

Son neveu Jean Thévenot lui doit certainement sa vocation. Sa relation va bien au-delà des observations de Tavernier. Thévenot était polyglotte, outre plusieurs langues européennes, il parlait le turc, l'arabe et le persan. Pour Nicolas Iorga, Thévenot appartient à ce genre de voyageurs curieux qui cherche à connaître les peuples des pays qu'il visite (Iorga, 1924). Ses descriptions des habitants du Levant et de leurs costumes sont très précises : « *Les Turcs sont ordinairement d'une belle taille, ayant le corps fort bien proportionné ; ils sont exempts de plusieurs défauts qui sont plus ordinaires aux autres pays de l'Europe : on n'y voit point de bossus, peu de boiteux...* » (Thévenot, 1980, p. 71). Thévenot dépeint ensuite en détail le costume des Turcs et ses accessoires. Il a relevé la signification sociale du turban et de la barbe ainsi que l'usage masculin de se raser le crâne par superstition. Les Turques, à l'en croire, sont belles et très pâles : « *En Turquie, les femmes sont ordinairement belles, bien faites et sans défaut, elles sont fort blanches. Elles ajoutent l'artifice à leur beauté naturelle, car elles se peignent les sourcils et les paupières... Elles sont fort propres et nettes, car elles vont au moins deux fois par semaine au bain, elles n'ont ni crasse ni poil sur leur corps. Elles sont presque vêtues comme les hommes, et premièrement elles portent toutes aussi bien que les hommes des caleçons sur la chair...* » (Thévenot, 1980, p. 123). Comme pour les hommes Thévenot procède à un inventaire minutieux des vêtements féminins.

Les Grecs ne l'ont pas autant impressionné que les Turcs et il leur trouve quelques défauts : « *Les Chiots sont vêtus à la gènoise, ils sont laids, et quoiqu'ils soient de belle taille, leur visage fait peur... Pour les femmes, elles sont très belles, et de taille avantageuse, elles ont le visage blanc comme le plus beau jasmin, quelles portent ordinairement à leur tête, et je n'ai vu aucun pays dont les femmes aient au visage tant de beauté et tant d'agrèments, je dis au visage, car elles ont le sein tout brûlé du soleil, et tout noir...* » (Thévenot, 1980, p. 159-160). La description qu'il donne de

leur habit est très succincte, Thévenot remarque que les femmes de Chio s'habillent luxueusement et avec ostentation. Il trouve encore l'habit des femmes de Milo très laid.

Thévenot a aussi évoqué les bains. Il décrit les lieux et les différentes phases du bain. Quant aux massages, il les trouve assez violents. Les techniques de l'épilation ne sont pas oubliées. Il souligne le caractère hygiénique de ces bains : « *Les Turcs vivent longtemps, et sont peu sujets aux maladies... Je crois que cette grande santé leur vient en partie à cause des bains dont ils usent si souvent, et aussi de leur modération au boire et au manger...* » (Thévenot, 1980, p. 86).

Le voyage de Paul Lucas, accompli sur ordre du Roi, avait un but archéologique. Son récit, en dépit de quelques critiques, présente cependant un intérêt certain. Sa description des costumes, des coiffures et des bijoux n'apporte guère plus que les précédentes ; il semble superflu d'en reprendre le détail. En revanche, certaines réflexions sont intéressantes, comme la comparaison entre les femmes levantines et françaises, souvent au désavantage de ces dernières. Lucas juge les femmes d'Égypte, notamment les d'Abyssiniennes fort belles : « *de l'Abissinie où les femmes, quoique fort basanées, sont les mieux faites du monde...* » (Lucas, 1724, p. 354 IV). Lucas n'a pas voulu dépeindre l'habit des Égyptiennes pour éviter des redondances, en revanche, il est élogieux pour ces femmes toujours nettes chez elles : « *Leur propreté au reste ne trouve rien à quoi elle puisse être comparée, les bains fréquents, les ablutions continuelles, les parfums, tout cela est employé avec beaucoup d'affectation... différentes en cela des dames d'Europe...* » (Lucas, 1724, p. 354-355 IV). Lucas est plus réservé en ce qui concerne leur comportement amoureux : « *Il n'y en a peut-être point dans le monde de plus coquettes... la vie oisive qu'elles mènent, les discours qu'elles tiennent entr'elles, où il ne règne ni pudeur ni retenuë, le peu d'attachement que leurs maris ont pour elles... la chaleur du climat, tout cela les rend extrêmement portées à la galanterie...* » (Lucas, 1724, p. 355 IV).

La relation de Lucas allie la compilation érudite à une observation critique et comparative. Cette évolution s'inscrit dans la grande mutation intellectuelle de la seconde moitié du XVII^e siècle. Pour Geoffrey Atkinson, les relations de voyages ont contribué au développement d'une mentalité positive fondée sur l'expérience et ont préparé, en partie, l'avènement des Lumières. Tavernier, on le sait, fut une des principales sources d'information de Montesquieu. Toutefois, la véritable transition entre le Grand Siècle et les Lumières ne passe pas par le récit de Lucas mais par celui de Joseph Pitton de Tournefort.

Tournefort, médecin et fondateur de la botanique moderne, s'est embarqué pour le Levant sur ordre du Roi pour y faire un voyage d'étude. Selon Numa Broc, le voyage de Tournefort fut en fait la première grande expédition scientifique du XVIII^e siècle. Le récit de Tournefort est riche en observations rigoureuses sur le plan des sciences naturelles et celui des sciences humaines (Broc, 1972, p. 66).

Tournefort trouve les caleçons des habitants de Candie ridicules avec leur fond qui descend trop bas. Quant aux femmes, si certaines lui paraissent assez jolies comme à Girapetra, ailleurs il les trouve laides. Il juge que leur jupe laisse tout le sein à découvert. Il note encore que les

femmes de l'Archipel portent un caleçon et que les Candiotes portent uniquement une chemise sous leur jupe. Les Candiotes lui semblent assez malpropres, tandis que les Juives sont assez « ragoûtantes ». Il qualifie les « négresses » qu'il a pu voir, de femmes les plus laides de l'île. À Milo, il trouve que le fard de couleur rouge tiré d'une plante marine dont elles s'enduisent le visage, leur gâte le teint et leur détruit la peau. Il regrette encore que leur habit leur gâte la taille et donne à leurs jambes un aspect monstrueux.

Les femmes de Mycone, lui paraîtraient plus agréables si ce n'était leur habit : « *Les dames de Mycone ne seraient point désagréables si leurs habits étaient un peu moins ridicules...* » (Tournefort, 1982, p. 246 I). Tournefort décrit minutieusement ces pièces (2 chemises, un plastron, un corselet, un jupon, un tablier de mousseline). Il n'oublie les accessoires comme les bas ou les mules, la description est accompagnée d'une planche représentant le costume en entier et les différentes pièces de la parure dessinées séparément. Les Sciotes lui ont fait une meilleure impression : « *les femmes y ont plus de politesse que dans les autres villes du Levant. Quoique leur habit paraisse fort extraordinaire aux étrangers, leur propreté les distingue des Grecques des autres îles...* » (Tournefort, 1982, p. 310 I).

Tournefort a expérimenté les bains d'Istanbul. Il juge ces bains très roboratifs, excellents pour l'appétit et bons pour la santé à la condition d'y avoir été accoutumé depuis sa jeunesse (Tournefort, 1982, p. 84 II).

Tournefort trouve les Turques magnifiques. Leur costume, selon lui, a beaucoup de points communs avec celui des hommes. Il en décrit minutieusement les différentes pièces. Pour dépeindre le corps des Levantines, Tournefort s'appuie sur le témoignage des Françaises qui fréquentent les bains. Elles sont, selon lui, jolies et bien faites. En outre, ajoute-t-il, elles ne sont pas prises, comme les Européennes, dans le carcan des corsets ou autres machines. Il attribue leur bonne santé aux bains, à l'absence d'excès et à une nourriture saine, contrairement aux Françaises (Tournefort, 1982, p. 89 II). Tournefort regrette leur façon de se teindre les ongles et les sourcils. Quant aux Turcs, leur jalousie à part, ce sont de bonnes gens pense-t-il : « *D'ailleurs ils sont assez bien faits et de belle taille ; le sang varie moins chez eux que parmi nous, peut-être parce qu'ils sont plus sobres et que leur nourriture est plus uniforme. On y voit moins de bossus, de boiteux et de nains...* » (Tournefort, 1982, p. 91 II). Suivent trois longues pages décrivant l'habillement des hommes et certains codes liés au vêtement et à la parure, comme le port du turban ou de la barbe.

Dans sa traversée de l'Anatolie jusqu'aux marches de l'Empire ottoman, Tournefort a eu l'occasion de rencontrer des populations qui lui ont paru exotiques comme les Kurdes : « *Quelques-unes avaient une bague qui leur perçait une des narines... c'était des fiancées. Elles paraissent fortes et vigoureuses, mais elles sont fort laides et ont dans leur physionomie un certain air de férocité. Elles ont les yeux peu ouverts, la bouche extrêmement fendue, les cheveux noirs comme jais, et le teint farineux et couperosé...* » (Tournefort, 1982, p. 177 II). Tournefort trouve la beauté des Géorgiennes très surfaite.

Quel bilan peut-on tirer du récit de Tournefort ? Il s'est vivement intéressé aux populations des pays qu'il a visités et il les a dépeintes d'une façon quasi systématique comme un entomologiste l'aurait fait pour des insectes. Toutefois, il n'était pas exempt de préjugés ; il a vu les Levantins à travers le prisme de ses apriorismes esthétiques et culturels. Tournefort ne va pas vers l'Empire ottoman avec une attitude défensive, comme ces voyageurs du xvi^e siècle fascinés par un État en apparence invincible, comme Marie-Christine Gomez-Geraud le note à propos de Nicolas Nicolay (Gomez-Geraud, Yerasimos, 1989, p. 73-82). Au début du xviii^e siècle, on sait que l'Empire ottoman n'est pas invincible et l'Europe commence à imposer au monde sa puissance. Tournefort que Stéphane Yerasimos qualifie d'érudit dédaigneux (Yerasimos, 1980, p. 6), est persuadé de la supériorité européenne et c'est avec cette conviction qu'il aborde le Levant. Malgré le regard sévère qu'il pose sur certaines populations, grecques, juives et géorgiennes notamment, il conçoit une certaine estime pour les Turcs. Sa démarche annonce déjà les Lumières qui, comme Hichem Djäït le souligne, mêlent générosité et sentiment de supériorité (Djäït, 1978, p. 23-24).

Cette lente évolution dans les récits de voyages depuis le xvi^e siècle où le corps, la parure et le vêtement étaient pratiquement absents, à l'exception de relations comme celle de Belon, a abouti à un certain relativisme annonçant les Lumières. La rupture qui s'est produite dans la seconde moitié du xvii^e siècle avec les récits de Tavernier, Thévenot et de Tournefort, au début du xviii^e siècle, a été décisive. Déjà on essaie de trouver une explication naturelle aux faits de civilisation.

Cette évolution a trouvé son aboutissement chez le Baron de Tott qui, comme Tournefort, ne succombe pas aux fantasmes idéalisant les Orientales et autres Géorgiennes : « *J'ai vu chez ma belle-mère une de ces Géorgiennes destinées par Asma, Sultane, au suprême honneur d'amuser sa Hautesse, & je n'ai vu distinctement en elle, qu'une fille de 18 ans, médiocrement grande, extrêmement forte, & qui pourrait passer pour une assez jolie fille de cabaret...* » (Tott, 1784, p. 176 I).

L'aspect physique et les parures et vêtements ont fait l'objet de nombreuses observations de la part de Tott, comme le tatouage en usage dans les classes modestes (Tott, 1784, p. 177 I), les soins du corps et les bains (Tott, 1784, p. 183 I). Les observations de Tott s'accompagnent d'une théorisation de la vision politique et sociale de l'Empire ottoman. Les systèmes politiques et les mœurs, pour lui, sont, pour une grande part, le fruit du climat et du relief : « *En réfléchissant sur les rapports des mœurs & usages de chaque nation avec le climat & le gouvernement actuel en observant avec soin les nuances des gouvernements passés, on voit avec effroi la multitude toujours entraînée vers le côté le plus vicieux...* » (Tott, 1784, XVI J). « *En parcourant la côte de Syrie, on voit le despotisme s'étendre sur toute la plage, & s'arrêter vers les montagnes...* » (Tott, 1784, XX I).

Toutefois, toute chose, on le sait, a sa face obscure. Les réflexions de Chardin sur l'influence du climat sur les sociétés humaines, la hiérarchie physique que Tournefort établit, consciemment

ou non, entre les populations du Levant, annoncent déjà étrangement le Baron de Tott et sa hiérarchie immuable des groupes humains. Il juge les Tatars supérieurs aux Turcs parce que leur « race » n'a pas été corrompue par le climat, le despotisme et le brassage des peuples. Isabelle Vissière voit en lui un ancêtre oublié de Gobineau (Vissière, 1987, p. 251-272). L'idée n'est pas fautive, si la générosité de l'universalisme des Lumières est à l'origine, chez certains, de l'abolitionnisme en matière d'esclavage, chez d'autres il a développé l'idée de hiérarchie raciale justifiant l'esclavage dans les plantations.

Quel premier bilan peut-on dresser de cette perception de l'altérité physique des Levantins par les voyageurs français ? L'apport sur le plan de la connaissance de la perception du corps, de la parure et du vêtement chez les Orientaux, à la vérité, semble bien mince et cette étude ne saurait rivaliser sur ce plan avec les travaux des Orientalistes. Plus modestement ce travail met en évidence les stéréotypes qui avaient cours à l'époque moderne chez les Occidentaux. Surtout, il permet de mieux discerner les mutations qui les ont affectés. Toutefois, en l'absence d'informations sur les sources dont ces voyageurs ont fait usage, la part entre les préjugés d'origine occidentale ou levantine dans la formation de l'image du corps ne peut pas vraiment être déterminée, d'autant plus que beaucoup de voyageurs se sont pillés sans vergogne. Si nous sommes sûrs que certains d'entre eux ont été, le plus souvent, les témoins de ce qu'ils narrent comme Belon, Thévenot, d'Arvieux, Spon ou Tournefort, en revanche, pour d'autres, les choses sont moins sûres. Il n'en reste pas moins que le témoignage direct n'est pas non plus un gage d'expression de la réalité mais celui de l'énoncé d'une vérité perçue à travers le prisme du discours sur le monde tenu par la civilisation de l'observateur.

Aussi, l'apport le plus intéressant de ces relations de voyages est-il, sans doute, de montrer une facette de la transformation des stéréotypes et de ce discours sur le monde induits par l'ouverture croissante du champ spatial des voyageurs et une approche des réalités marquée par un rationalisme de plus en plus empreint de relativisme et d'esprit scientifique où l'observation et l'expérience priment sur la croyance. Le tournant qui a préparé cette mutation se situe dans la seconde moitié du XVII^e siècle, des relations comme celle de Tournefort annoncent déjà les grandes expéditions scientifiques du XVIII^e siècle, moment où la conscience européenne achève de découvrir le reste du monde et croit en un avenir régi par la raison. C'est pourquoi, nous semble-t-il, les relations de voyage au Levant au XVIII^e siècle doivent être étudiées dans le cadre d'une problématique élargie prenant en compte les stéréotypes classiques intra-méditerranéens et les autres, plus récents, liés à l'irruption des nouveaux mondes dans l'univers mental européen.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

SOURCES

BELON, P., *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte et autres pays estrangers, rédigées en trois livres par Pierre Belon du Mans*, Paris, 1554.

Le corps, la parure, le vêtement chez les Orientaux dans l'Empire ottoman vus par les voyageurs français du XVI^e au XVII^e siècle : un regard entre exotisme et ethnologie (1545-1715)

- CHARDIN, J., *Voyage de Mr le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Rouen, 1713.
- DE LA CROIX, *Mémoires du sieur de la Croix contenant diverses relations très curieuses de l'Empire ottoman*, Paris, 1684.
- D'ARVIEUX (Chevalier), *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, Paris, 1735.
- DELLA VALLE, P., *Les fameux voyages de Pietro Della Valle*, Paris, 1670.
- DESHAYES DE COURMESNIN, *Voyages du Levant, faits par le Commandement du Roy en l'année 1621*, Paris, 1629.
- DU LOIR, *Les voyages du Sieur Du Loir au Levant*, Paris, 1654.
- FERMANEL, *Le voyage d'Italie et du Levant*, Rouen, 1687.
- GRELOT, *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople*, Paris, 1680.
- LA BOULLAYE-LE-GOUZ, *Voyages et observations*, Paris, 1657.
- LEBLANC, V., *Les voyages du fameux sieur Vincent Leblanc, marseillais, qu'il a fait depuis l'âge de 12 ans jusques à 60 aux quatre parties du monde*, Paris, 1684.
- LUCAS, P., *Voyage du Sieur Lucas fait en MDCCXIV par ordre de Louis XIV, dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute et Basse Égypte*, Rouen, 1724.
- NICOLAYE, N., *Plusieurs descriptions des accoustremens tant des magistrats et officiers de la Porte de l'Empereur des Turcs que des peuples assujectis à son Empire. Avec les figures représentant le tout au naturel*, Paris, 1577.
- PITTON DE TOURNEFORT, J., *Relation d'un voyage au Levant*, Paris, 1717.
- SPON, Jacob, *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Lyon, 1679.
- TAVERNIER, J.-B., *Les six voyages de J.-B. Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1679.
- THEVENOT, J., *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, 1664.
- THEVET, A., *Cosmographie du Levant*, Lyon, 1554.
- TOTT, (Baron de), *Mémoires du Baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, Amsterdam, 1784.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- ATKINSON, G., *Les relations de voyage au XVII^e siècle et l'évolution des idées*, Paris, 1924.
- AVIGDOR E., « Diplomates et particuliers français au Levant au XVII^e siècle », in *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, Actes du Colloque International de l'Institut d'Histoire et de Civilisation française de l'Université d'Haïfa, 1987, Genève, 1991.
- BECKER, G., BIANCHI, H., CARRIERE, C., COSTE, J.-P., DUFERT, P.-J., DUGHI, R., DUPRAT, G., GAUSSEN, H., GUIRAL, P., HUMBERT, H., LEROY, J.-F., MEYER, F., MOTTE, J., JEANSON, G., *Tournefort*, ouvrage collectif publié par le Muséum d'Histoire Naturelle, Paris, 1957.

- BERNARD, Y., *L'Orient du XVI^e siècle à travers les récits des voyageurs français*, Paris, 1982.
- BILLACOIS, F., *L'Empire du Grand Turc vu par un sujet de Louis XIV, Jean Thevenot*, réédition, présentation par F. Billacois, Paris, 1965.
- BROC, N., *La géographie des philosophes, Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Lille, 1972.
- DJAÏT, H., *L'Europe et l'Islam*, Seuil, Paris, 1978.
- GHARAVI, M., « Un médecin des Lumières, Simon de Vierville et son voyage en Perse », in *Européens en Orient au XVIII^e siècle*, L'Harmattan, Paris, 1994.
- GOMEZ-GERAUD, M.-C., *Nicolas Nicolay, Les navigations, pérégrinations et voyages faits en la Turquie*, Anvers, 1576, réédition par M.-C. GOMEZ-GÉRAUD et S. YERASIMOS, CNRS, Paris, 1989, sous le titre, *Dans l'Empire de Soliman le Magnifique*.
- IORGA, N., *Les Voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, 1924.
- LEMORDANT, D., « Les voyages de Pitton de Tournefort (XVII^e siècle) », in *Voyages et Voyageurs*, Actes du Colloque International, Peuresq, 5-6 juillet 1983, Bruxelles, 1984.
- LESTRINGANT, F., *André Thevet, Cosmographie du Levant*, Édition critique, Genève, 1985.
- MANDROU, R., « Des Humanistes aux Hommes de Science », *Histoire de la pensée européenne*, tome 3, Seuil, Paris, 1973.
- MOUSNIER, R., *Les XVI^e et XVII^e siècles. Les progrès de la civilisation européenne et le déclin de l'Orient, 1492-1715*, Paris, 1956.
- NORMAN, D., *Islam et Occident*, Paris, 1993.
- ROUILLARD, C.-D., *The Turk in French History, thought and literature*, Paris, 1942.
- VISSIERE, I., « Les Turcs du Baron de Tott », in *La Méditerranée au XVIII^e siècle*, Actes du Colloque International d'Aix-en-Provence, 4-5-6 septembre 1985, Université de Provence, 1987.
- YERASIMOS, S., rééditions de relations de voyages présentées et annotées par S. YERASIMOS : *Jean-Baptiste Tavernier : Les six voyages en Turquie & en Perse*, Paris, 1981, 2 tomes ; *Jean Thévenot : Voyage du Levant*, Paris, 1980 ; *Joseph Pitton de Tournefort : Voyage d'un botaniste*, Paris, 1982, 2 tomes.